

GRÉGOIRE
POLET
V COMME
VERHAEREN

MAI
6
2020

V COMME VERHAEREN

DOUZE POÈMES POUR LUI

1 À Saint-Amand, sur l'Escaut,
près du tombeau de Verhaeren,
où le fleuve fait un coude,
un oiseau de mer, comme une pensée,
jouait dans le vent à faire du sur-place.

Ils ont mis là un bastingage,
et le fleuve est assez large
pour qu'un instant le continent
se détache, bateau
emporté par le courant.

Verhaeren, vieux pirate,
tu prends le commandement.

J'ai commencé par perdre la foi.
J'ai raconté ça dans un poème
où un navire brillant
quitte Anvers vers l'horizon
à la recherche de Jésus marchant sur l'eau
et qui revient en Belgique
n'ayant trouvé que des cadavres.

Je ne dis pas navire, je dis:
«vaisseau clair»,
je préfère.

Classique. Victor Hugo déjà:
«Le navire, c'est l'homme.»

– Quand vous êtes-vous laissé
pousser cette immense moustache?
Avant ou après Nietzsche?

– Je ne sais pas.
Je ne sais pas du tout.
Sont-ce après tout des moustaches ataviques?
Celles que l'on portait en Gaule Belgique?
Celles d'Ambiorix?

Ou un oiseau de mer
aux ailes tombantes
et frémissantes
au vent du verbe,
au souffle de ma bouche?

Pilosité, force secrète.
Classique aussi, depuis Samson.

Cette moustache,
c'est ma postérité.

Toutes les nuits elle s'envole
et me rapporte
des nouvelles de l'avenir :

ce que vous avez dit,
ce que vous avez fait.

Ce que vous écrivez
de moi.

Je ne vais pas vous accabler
de théorie.

Juste, en passant,
ma vision de l'Histoire :

Il y a eu l'Antiquité, et puis le Christianisme, et puis le Socialisme.

Patron, deux chopes.

J'ai beaucoup lu, de tout,
et dans le désordre,
mais on n'y échappe pas.

Et ce sont
trois formes de l'amour,
en somme.

Santé!

L'antique : amour sensuel, jouissance des limites ;
Le chrétien : amour spirituel, jouissance de l'illimité ;
Le socialiste enfin, enfin

l'amour politique,
l'ici-bas indépendant
et le souci du bonheur.

Amour, moteur.
Ce vers-là ne me fait
pas peur.

Aphrodite,
si vous voulez,
le Christ,
et la Révolution française.

Patron, la même chose.

Trois formes de l'appel
que lance à l'homme
l'humain caché
dans l'avenir.

C'est du sérieux.

Et puis, la supériorité du socialisme
au fond, voyez-vous,
c'est qu'il est le seul vraiment conciliable
avec la bière.
Demandez à Karl Marx, il en a descendu pas mal
dans ce même coin de Bruxelles.

Patron!

6

Mais tout, néanmoins,
de l'atome aux univers,
tumultueusement enveloppé
ô chant du soir, chant du matin,
dans les plis d'un mystère
angoissant, fécond,
à perpétuité.

Au fond, je n'étais pas un penseur,
mais un emporté.

Un homme à voiles
incapable de carguer,

que tout vent porte,
sensible à la brise, au friselis,
et qui répond aux coups,
bourrasques, orages,
par des claquements et des appareillages.

D'autant plus puissant et plus gonflé
que l'élément
est plus violent.

Écrire,
brigantin sur la mer étale

invisible comme la nuit
miraculeux comme l'aurore

inquiétant comme le vent qui se lève
impétueux dans les alizés

et dangereux dans l'ouragan.
Apparaître sur les crêtes,

disparaître dans les creux
et toujours reparaitre ruisselant tout entier
de la vague énorme qui ne m'a pas englouti.

Au fond, je suis resté toujours
ce clair vaisseau
que j'avais cru congédier
dans mon premier poème.

Et il faudra encore que je vous parle
de jardins et de dunes.

Des dunes d'abord,
et d'une maison basse
aux tuiles orange,

et d'une jeune femme
d'un mètre cinquante.

La maison de pêcheur
dans les dunes énormes
est évidemment comme
un bateau dans les vagues pareilles.

Le plancher craque,
j'écris,
la petite dame marche à l'étage
transparent,

ses pas, qu'elle étouffe,
la nuit géante,
la mer qu'on ne voit pas,
un mètre cinquante,

ses mains,
cette gorge haletante,

les carreaux de faïence
et le brame du vent dans le tuyau de poêle.

Elle était mariée à un ami
et tudieu j'avais envie d'elle !

Les oiseaux de mer le savaient,
la pluie dans le sable le savait.

Mais le conseil viking de la mer du Nord,
s'apprêtant à conquérir la Baltique
a décrété va-t-en
tant qu'il en est temps.

Quant aux jardins,
mes parents avaient du bien
et parmi les buis enclos
derrière la maison
des paons faisaient la roue.
Privilèges de l'argent.
Glycine, passiflore, clématite
allées vers la volière
et mon oiseau de paradis.

J'ai essayé la haine également
Enfin, elle est venue à moi,
et ça marchait très bien aussi
pour écrire.

La haine des Allemands.
J'y avais pas mal d'amis
mais il a suffi d'oublier.

Ils nous torturaient,
nous détruisaient en riant.
La haine est un moyen de défense.

Quand sans nécessité
ils ont brûlé
la bibliothèque de l'université de Louvain

la plus ancienne, la plus complète,
la plus remplie d'éléments uniques
irré récupérables,

ils étaient animés d'une volonté de destruction totale de la racine
de mon pays

brûler sans remède la collection irremplaçable accumulée, triée,
étudiée,
par la joie d'être et de savoir
de trente-trois générations humaines

ce jet d'essence
et cet allumage au lance-flammes,

n'avaient qu'un antidote
la haine
à semer, cultiver, propager, moissonner
et remplir l'enfer
de cette génération maudite d'Allemands.

Il n'y a pas de distance à prendre,
pas à relativiser nos propres mérites et culpabilités.
Haïr avec l'encre rouge et la main osseuse,
sur le papier toujours bénévole, docile, gracieux,

haïr avec orgueil, avec couteaux, bombes,
haïr avec chair à canon, tranchées, gaz,
haïr avec obus,
haïr avec le monde entier,
avec les soldats sénégalais
importés dans les dunes que j'aimais
de la mer du Nord,
l'arme chargée pour tuer,
à cheval s'il le faut,
ces Allemands.

Haïr, car on ne verra plus jamais
la paix.

Et puis mourir
comme on prend le train,

oui,
dans une une gare,

gare de France, Rouen,
la veille, conférence de haine
et de défense
contre les Allemands.

Pleine guerre.

La veille aussi, cabaret,
alcool,
sans goût du tout.

Dans la cohue, les accidents arrivent,
la solitude est plus sûre.

Tant de monde sur le quai.
À l'approche du train,
la jambe m'a manqué
et puis ça bousculait,

et puis surtout j'étais un parmi d'autres.
Si on avait crié d'avance attention

voici Émile Verhaeren
comme on aurait dit : le ministre, ou : le roi,
on m'aurait fait de la place,
je ne serais pas tombé
comme je suis tombé
sur la voie.
Chemin de fer,
chemin de croix.

Les jambes coupées.
On m'a ramené sur le quai.
Je n'entendais pas les cris,
je mourais.

Je pensais à mon roi.
Je pensais à l'après.

À Saint-Amand où je suis né,
on transféra
tard, plus tard,
mes cendres.

Le fleuve
y passe encore
et moi aussi j'y parle encore.

Un beau tombeau,
fier monument,
capitaine de l'Escaut,

visité de temps en temps
par les élèves d'une école.

Aucun regret,
je ne connais pas ça.
Les oiseaux de mer,
le vert puissant des berges,

l'assurance d'avoir été
un fameux fruit
au verger de mon pays.

Parfois je me promène,
fantôme médiéval,

sur le grand pont
près du canal,

parfois en squelette,
parfois en armure.
J'ai gardé ma moustache.

Je me confonds avec le vent,
je joue dans les nuages,

je me fais prisonnier
consentant
du tremblement d'un peuplier.

Et j'ai gardé
beaucoup d'amour.

GRÉGOIRE POLET

« Pourquoi Le Chemin ?
– Parce que le chemin continue... »

Georges Lambrichs,
créateur de la collection « Le Chemin »
chez Gallimard (1959)

LE CHEMIN
 GALLIMARD

« À Saint-Amand, sur l'Escaut,
près du tombeau de Verhaeren,
où le fleuve fait un coude,
un oiseau de mer, comme une pensée,
jouait dans le vent à faire du sur-place. »

GRÉGOIRE POLET

Grégoire Polet est né en 1978 à Bruxelles, où il vit.
Il est l'auteur de sept romans publiés aux Éditions Gallimard.



V comme Verhaeren

Grégoire Polet

Cette édition électronique du livre
V comme Verhaeren de Grégoire Polet
a été réalisée le 06 mai 2020
par les Éditions Gallimard.
ISBN : 9782072913839